

Néandertal s'aventurait au fond des grottes, 140 000 ans avant « Homo sapiens »

LE MONDE | 25.05.2016



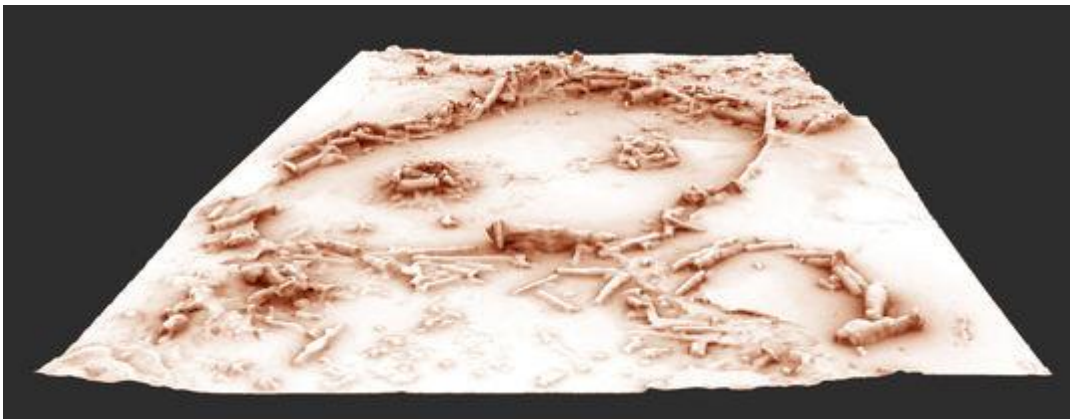
S'aventurer dans les profondeurs d'une grotte, y faire reculer l'obscurité, une torche à la main. Trouver une vaste salle hérissée de stalagmites. Les briser par centaines. Les assembler pour ériger de petits enclos circulaires, tout en gardant vivante la lueur vacillante du feu — pour retrouver le chemin du retour à l'air libre. « *Il y a quelques années, dit Jacques Jaubert, professeur de préhistoire à l'université de Bordeaux, je n'aurais jamais cru que l'homme de Néandertal, que j'étudie depuis trente ans, en soit capable.* » C'est pourtant bien ce qu'il décrit dans un article signé par une équipe internationale, et publié dans la revue *Nature* jeudi 26 mai : il y a 176 500 ans, l'homme de Néandertal a construit d'énigmatiques structures à plus de 300 mètres de l'entrée de la grotte de Bruniquel (Tarn-et-Garonne). Il s'agit de la plus ancienne construction jamais découverte aussi loin de la lumière du jour.

La surprise de ce spécialiste témoigne de l'extrême rareté des vestiges laissés par *Homo neanderthalensis* sur le continent européen, qu'il a pourtant occupé entre - 400 000 ans et - 40 000 ans, jusqu'à l'arrivée d'*Homo sapiens*, qui le supplante rapidement. Cette stupéfaction rétrospective traduit aussi peut-être des préjugés, conscients ou non, dont ce cousin à la réputation de brute épaisse a longtemps fait l'objet. « *La découverte de Bruniquel apporte une perception différente de Néandertal : 140 000 ans avant Homo sapiens à Chauvet, il s'était déjà approprié le monde souterrain, souligne Jacques Jaubert. Je suis impressionné et respectueux devant cette exploration primitive.* »

Est-il si surprenant que cet homininé robuste n'ait pas eu peur du noir ? Ce gaillard, qui maîtrisait le feu, inhumait ses morts et se parait d'ocre, taillait aussi la pierre et affrontait les bêtes (ours, rennes, bisons, mammouths, etc.) et le climat féroces de son époque. Ce n'était pas un poltron. « *Encore aujourd'hui, tous les peuples ne vont pas dans les mondes souterrains : ils sont parfois tabous, ignorés, ou effraient* », rappelle Jacques Jaubert.



« *Mais quand il y a une ressource à exploiter, les gens sont moins réticents* », témoigne Sophie Verheyden (Institut royal des sciences naturelles de Belgique), qui l'a observé dans des cavernes au Mexique et au Yémen. La spéléologue et spécialiste de l'étude des spéléothèmes (stalactite et stalagmite), à qui l'on doit la redécouverte de Bruniquel, se demande si les beaux reflets des roches calcaires (calcites) n'ont pas fait partie de l'attrait exercé sur Néandertal par cette caverne, qui en est tapissée. Mais ce serait entrer sur le terrain de l'interprétation, ce à quoi Jacques Jaubert se refuse, tant que son étude n'aura pas été poussée plus à fond.



Eclipse scientifique

Tenons-nous-en donc aux faits : au début des années 1990, un jeune spéléologue de la région, Bruno Kowalscewski, découvre, en surplomb de l'Aveyron, l'entrée d'une grotte de la taille d'un terrier de lapin, qu'il désobstrue, pour tomber sur une vaste galerie, habitée jadis par des ours bruns qui y ont laissé leurs traces. L'étude en est confiée à François Rouzaud, conservateur en chef du patrimoine de Midi-Pyrénées, en 1992-1993, qui procède au relevé de structures faites de stalagmites. Le carbone 14 donne une date de plus de 47 000 ans, aux limites de cette méthode de datation. Les résultats, publiés dans une revue de spéléologie, resteront assez confidentiels, tout comme les débats pour savoir si *Homo sapiens* ou Néandertal est l'auteur des constructions. La mort de François Rouzaud scellera pour presque vingt ans la grotte à la science.

Jusqu'à ce qu'en 2011, Sophie Verheyden la visite. Découvrant les structures enrobées par la calcite, elle comprend « *immédiatement* » qu'il serait possible de les dater avec de nouvelles méthodes, en analysant leur

extrémité et la base des stalagmites qui ont poussé dessus. En 2014, une campagne de prélèvement est organisée, les propriétaires privés de la grotte — qui souhaitent rester anonymes — l'ayant rouverte aux scientifiques. Des échantillons sont confiés à Hai Cheng, « pape » chinois de la datation à l'uranium-thorium, qui révèle une ancienneté insoupçonnée : 176 500 ans, à 1 000 ans près. « *Vertigineux ! Inouï !* », les chercheurs sont stupéfaits.

« Le feu, c'est la preuve qu'il s'agit bien d'une fréquentation humaine. » Dominique Genty (CNRS)

Il faut confirmer : au printemps 2015, les analyses se poursuivent. Les 400 « spéléofacts » qui constituent les structures circulaires représentent 112 mètres linéaires de stalagmites, plus de 2,4 tonnes de matériau. On dénombre 18 points de chauffe, avec des éléments minéraux modifiés par le feu — probablement pour éclairer la scène. « *Le feu, c'est la preuve qu'il s'agit bien d'une fréquentation humaine* », souligne Dominique Genty (Laboratoire des sciences du climat et de l'environnement, CNRS), qui, comme Sophie Verheyden, reconstitue les climats anciens à l'aide des spéléothèmes. Quel temps faisait-il à Bruniquel il y a 176 000 ans ? « *C'était une période glaciaire, mais relativement humide, puisque de l'eau s'écoulait dans la grotte, dit-il. Il y a aussi beaucoup de pollens d'arbre à cette période.* »



Détail d'un foyer avec des "spéléofacts" : nouveau concept développé par l'équipe scientifique, pour nommer ces structures aménagées composées de stalagmites brisées et agencées dans la grotte de Bruniquel.
SOULIER Michel/SSAC

Les scientifiques divisés

Comment Bruniquel est-elle perçue par les spécialistes ? « *C'est une découverte unique en son genre, même si je ne suis pas certain qu'elle nous en dise beaucoup sur les compétences sociales des Néandertaliens,* estime Jean-Jacques Hublin (Institut Max-Planck d'anthropologie évolutionniste de Leipzig).

Comprendre la fonction de telles structures circulaires est un défi. Cela démontre une nouvelle fois le peu de connaissances que nous avons des comportements des humains archaïques du Pléistocène, qui sont presque uniquement documentés par les outils de pierre et les restes de gibiers. »

Les querelles ne manqueront pas sur l'interprétation du comportement de ces Néandertaliens. « *Le qualifier de moderne parce qu'il est complexe, comme c'est indiqué dans Nature, est selon moi trompeur,* estime ainsi Jean-Jacques Hublin. *Et il est un peu exagéré de suggérer qu'on n'avait pas envisagé la possibilité de telles constructions par des Néandertaliens.* »

Ces débats sur la modernité de Néandertal divisent la communauté scientifique. Certains le voient comme un humain archaïque naturellement supplanté par l'homme moderne venu d'Afrique, d'autres veulent en faire son égal malchanceux – comme une figure anachronique du bon sauvage exterminé par un colonisateur sans scrupule. La génétique a récemment bouleversé ces conceptions figées en montrant que ces deux humanités s'étaient croisées, mêlées et peut-être aimées, au point que nous portons dans notre ADN, encore aujourd'hui, quelques pourcents d'ADN néandertalien.

« *Bruniquel, qui est une découverte fascinante, nous montre que les structures circulaires faisaient partie de la culture matérielle des Néandertaliens* », explique Wil Roebroeks, de l'université de Leyde (Pays-Bas). Il rappelle qu'une équipe française, dirigée par Marylène Patou-Mathis (Muséum national d'histoire naturelle), a décrit en 2012 une construction circulaire faite d'os de mammouths, en plein air, en Ukraine, datant de 45 000 ans. Elle aurait pu servir de base pour un abri néandertalien.

« *Nous mettons en évidence que des Néandertaliens faisaient déjà ce que des Homo sapiens feraient plus tard* », remarque Marylène Patou-Mathis, pour qui la découverte de Bruniquel s'inscrit dans un ensemble de résultats récents de la recherche allant dans ce sens. A Krapina, en Croatie, on a retrouvé des restes de serres d'aigle vieilles de 130 000 ans, qui avaient visiblement été liées entre elles pour en faire un collier. La chercheuse évoque aussi la grotte d'Abric Romani, en Espagne, où des aires de couchage, de cuisine et de débitage bien distinctes et vieilles de 60 000 ans ont été identifiées. Certains pensent même que Néandertal mettait des pierres dans l'âtre pour chauffer ensuite l'eau d'un petit bassin creusé dans le sol.

« *Je pense depuis longtemps que les Néandertaliens avaient les mêmes capacités cognitives que les hommes modernes contemporains*, estime, lui aussi, le paléanthropologue Bruno Maureille (CNRS Pacea Bordeaux). *Mais avec Bruniquel, on a des données très solides pour l'affirmer.* » Il s'interroge sur la fonction de ces structures, qui ne répondent apparemment pas à une « *perspective matérielle* ». « *Il y a autre chose derrière...* » Mais quoi ?

Au plus profond d'une grotte, ne faut-il pas chercher du côté du rituel ou du symbolique ? « *Nous n'en savons rien. On peut aussi imaginer un groupe d'ados néandertaliens partis en exploration, comme le feraient ceux d'aujourd'hui, qui cassent des stalagmites et les rassemblent. Et 176 500 ans plus tard, cela se retrouve dans Nature... Mais là encore, c'est pure spéculation* », ajoute Wil Roebroeks. Pour lui aussi, la découverte de Bruniquel ne permet pas de dire que l'organisation des Néandertaliens était plus complexe qu'on ne le pensait : « *Elle est intrigante, et souligne avant tout que leur culture matérielle, y compris leur "architecture", n'a tout simplement pas survécu en plein air.* »

Il faut donc continuer à explorer les grottes, conservatoires miraculeux. Bruno Maureille ne doute pas que « *la porte ouverte par cette découverte poussera les chercheurs à retourner dans certaines d'entre elles* ». C'est bien l'intention de Jacques Joubert et de ses collègues, qui comptent sonder celle de Bruniquel pour voir si, sous sa gangue de calcite, d'autres trésors archéologiques n'attendent pas d'être exhumés.